

Souvenirs d'un médecin de la Marine

Première partie

Campagne d'Indochine (1) 1954-1956

Bernard Broussolle (Bx 48)

Après ma thèse de médecine soutenue à la Faculté de Médecine et Pharmacie de Bordeaux, le 28 juillet 1953, nous devons déjà faire une affectation provisoire.

Nous étions 95 élèves dans notre promotion, parmi ceux-ci 24 avaient choisi la Marine. Sur ces 24 marins, neuf places étaient proposées pour l'Indochine.

Nous devons faire notre École d'Application à Toulon, mais elle ne débutait que le 1^{er} janvier. Avant cette date j'ai été affecté sur le Porte-Avions *La Fayette* (prêté par la Marine américaine comme le *Bois-Belleau*). Cette affectation m'a permis de sillonner la Méditerranée près de Toulon. Le but était d'entraîner les pilotes sur les avions de chasse prêtés aussi par les Américains, avant de les envoyer en Indochine. À côté de mon travail de médecin major, à l'infirmerie, qui n'était pas très prenant, j'étais le plus souvent sur la passerelle, pour regarder les catapultages et les appontements. J'ai aussi fait la connaissance de beaucoup de pilotes que j'aurai souvent l'occasion de rencontrer en Indochine.

Nous savions par ailleurs que la bataille de Dien-Bien-Phu était engagée depuis novembre 1953. Nous connaissons le travail héroïque fait par les jeunes médecins (à trois galons pour la plupart). Nous en avions évidemment connus plusieurs des promotions 46 et 47. Nous savions qu'il était de notre devoir de les y rejoindre.

Pendant que nous étions au milieu de notre École d'Application en avril 1954, les points d'appui du camp retranché tombaient les uns après les autres. La conférence de Genève pour les cessez-le-feu, s'ouvrit le 26 avril et la convention d'armistice fut signée par Mendès-France le 20 juillet, deux jours avant la fin de l'École d'Application.

Nous devons arriver à Saïgon le 9 août, le jour où l'Armistice devait s'appliquer officiellement dans le sud de l'Indochine. En fait à Saïgon elle ne s'appliqua que trois semaines après. Nous aurons donc trois semaines de situation de « guerre ». Nous savions qu'après le cessez-le-feu on aurait encore besoin de nous.

Nos camarades prisonniers des Viets, blessés ou malades dans les camps et sur les routes avaient beaucoup souffert. La mortalité était plus importante que dans les camps de concentration des nazis. Sur 36 000 prisonniers, il n'y eut que 10 754 survivants dont la moitié pesait moins de 35 kg. Nous n'aurons pas la possibilité de voir nos camarades de Dien-Bien-Phu. Ils seront rapatriés très rapidement en France par voie aérienne. Seuls 650 seront rapatriés par le navire hôpital *Orégon*.

Commençait alors le grand échange de prisonniers : 63 000 Viets seront renvoyés au nord de la ligne de démarcation qui passait au-dessus de Tourane. Le Sud restait sous l'autorité de Bao Daï qu'on était allé rechercher dans sa retraite. Il fallait redescendre du Nord ce qui restait de l'Armée Française et de l'Armée Vietnamienne que nous avions équipée et entraînée. Ainsi un cousin germain de mon père, le colonel Guillot commandait le Train d'Équipage de l'Armée Vietnamienne (il m'a rendu beaucoup de services : quand j'étais de passage par la suite à Saïgon, il mettait à ma disposition une Jeep avec un chauffeur vietnamien). Il fallait aussi redescendre tous ceux qui ne voulaient pas rester sous le joug communiste, en particulier les catholiques du Tonkin qu'il fallait aussi conduire au Sud.

Ce fut le rôle des LST d'origine américaine (navires de débarquement) en particulier le *Golo* sur lequel je serai embarqué, comme nous le verrons plus loin.

Le voyage aérien vers l'Indochine

Je suis parti de Paris avec deux camarades de promotion : Labouche et Duluc.

Comme nous devons survoler jusqu'à l'Indochine des nations étrangères comme l'Égypte, Bahreïn, le Pakistan et l'Inde, nous étions transportés dans une compagnie aérienne censée être civile française, la TAI, Transports Aériens Intercontinentaux, créée de toute pièce dans ce but. J'ai donc retrouvé à l'Agence TAI de Paris mes deux camarades, et de là nous avons été conduits à l'Aéroport d'Orly. Après les formalités de douane, nous embarquons dans notre avion, un quadrimoteur DC 4. Seuls les 17 premiers sièges avant, nous sont destinés. Dans le reste et dans la soute se trouvait du fret.

Parmi les passagers, sur le siège à côté du mien, se trouvait une dame d'une quarantaine d'années (qu'à l'époque je trouvais âgée !), qui était en réalité la secrétaire du Général Salan, commandant en chef en Indochine. Je n'apprendrai qu'à l'escale de Calcutta, qu'elle était dijonnaise et habitait le quartier de La Maladière. Les autres passagers avaient des passeports de diverses professions civiles (comptables, directeurs commerciaux, fonctionnaires). Avec les deux pilotes, il y avait deux charmantes hôtesses de l'air. Petit à petit, nous avons fait la connaissance des autres passagers, qui, en fait étaient tous des officiers.

Notre avion décolle à 22 heures. La première étape a été longue (10 heures de vol), nous arrivons au Caire à 8 heures du matin. Nous sommes repartis une heure après pour survoler le désert d'Arabie Saoudite avant de faire escale 6 heures après à Bahreïn. On est surpris, il fait une chaleur étouffante. La piste était très succincte, elle était limitée de chaque côté d'énormes bidons de pétrole qui brûlaient.

(1) Cette partie reprend en partie l'article « L'évacuation des catholiques du Tonkin en 1954-55 » Bernard Broussolle et Lucien Provençal – Bulletin n°125 – pages 24-30 – juin 2013.

Puis, nouvelle étape de nuit de 6 heures qui nous amène à Karachi au Pakistan. Avant de pouvoir descendre d'avion, du personnel sanitaire de l'aéroport pulvérisa un produit pour désinfecter et désinsectiser l'avion. Nous sommes restés à bord un long moment avant de descendre pour dîner à terre.

Puis départ pour Calcutta. À l'arrivée, un car nous conduit à notre hôtel qui se trouvait au centre de la ville. Sur le trajet tout est sale. Les Hindous sont couchés par terre, ou dans des caisses. Les habitations autour sont des paillotes. Puis nous arrivons au centre. Les personnes sont habillées de toile blanche, qui leur sert de short. Il pleuvait. Le chic pour les Hindous était d'avoir un grand parapluie. Mais tout était encore sale et misérable. Nous arrivons enfin dans le vrai centre-ville, qui est très moderne, très anglais par les bâtiments du temps de la colonie anglaise. Mais tout est encore assez sale ; ça grouille d'Hindous, et de clochards, de vaches sacrées survolées de sorte de corbeaux. Il paraît que tout était propre jusqu'en avril 1947, avant l'indépendance, quand les troupes anglaises étaient encore là. Nous arrivons dans un grand hôtel qui est un vrai palace. On nous sert un repas hindou dans une magnifique salle de restaurant avec une foule de boys en tenue hindoue avec le turban. On nous répartit par chambre de trois. Je suis avec mon camarade Labouche, et un « comptable » qui est, en fait, un capitaine. On se dépêche de faire un peu de toilette, et nous sortons pour visiter la ville, Labouche, le capitaine et les deux hôtes de l'Air (je rencontrerai plus tard à Saïgon le capitaine et une des hôtes dans un café de la rue Catinat, ils s'étaient mariés). Dès la sortie de l'hôtel, nous sommes assaillis par une bande d'Hindous qui veulent tous nous faire faire des visites avec des références de français. Nous sommes assaillis aussi par des mendiants, et des enfants qui crient « no papa, no maman » et des vieillards estropiés.

Nous sommes cinq et avec un boy, nous embarquons dans un gros taxi américain. C'est très intéressant.

À côté d'une église et de monuments anglais, nous voyons tout ce qui est typiquement hindou.

Le plus frappant est le fleuve Gange, au bord duquel on nous montre des foyers où on brûle les morts. Entre les bûches du foyer, on voit sortir des bras, des jambes, à côté de cadavres en attente d'être brûlés. On jette ensuite les cendres dans le Gange. Les Hindous se baignent dans tout cela, c'est vraiment dégoûtant ! Il y a de la fumée partout.

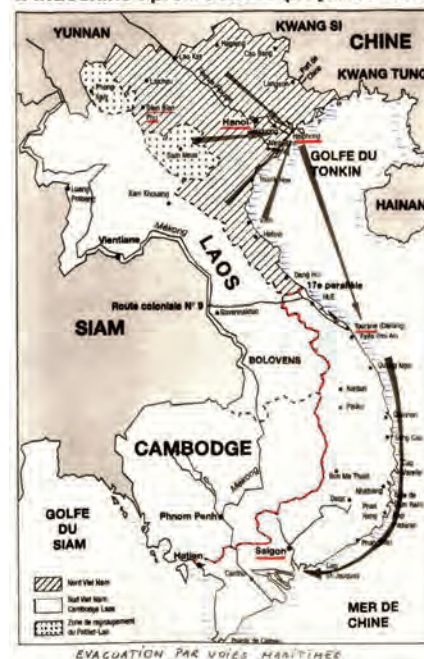
Nous essayons d'aller voir des marchands hindous ; l'un de ceux-ci veut absolument nous faire entrer dans son échoppe pour nous faire voir des soieries et des cachemires. Il nous déballe tout. Je suis sorti finalement avec deux foulards de soie et un sari de six mètres de long. Nous sommes rentrés à l'hôtel pour dîner, et nous nous sommes couchés tout de suite puisque nous devons nous lever à deux heures du matin. Nous n'avons pas pu dormir à cause de la cacophonie dans la rue. Nous avons décollé à quatre heures du matin après la révision des moteurs.

Nous survolons le Siam et le Cambodge. Le commandant a eu la gentillesse de nous faire survoler les temples d'Angkor à faible altitude et en faisant de longs cercles.

Nous arrivons à l'aéroport de Saïgon, Tan Son Nhut. L'impression est bien différente de celle de Calcutta. Tout est propre, les personnes sont bien habillées. On ne se croirait pas dans un pays en train de sortir de la guerre.

Nous sommes accueillis par le médecin principal Fuchs, adjoint de la Direction du Service de Santé de la Marine en Indochine. Il nous emmène avec nos bagages, Labouche, Duluc et moi-même dans sa jeep et nous promène dans les grandes rues et boulevards de Saïgon et de Cholon avant de nous conduire

L'Indochine après Genève (21 juillet 1954)



dans le grand bâtiment de cinq étages où logent les officiers de Marine servant à terre. Nous y retrouvons mon cousin, le lieutenant de vaisseau Denis Braxmeyer qui était venu nous accueillir à l'aéroport, mais il ne nous avait pas trouvés car notre avion avait cinq heures d'avance. Je vous reparlerai de lui, lorsque je vous citerai tous les membres de ma famille présents en Indochine.

Le lendemain matin à huit heures trente, nous nous présentons à la Direction du Service de Santé de la Marine pour connaître nos affectations. Duluc embarquait sur *la Foudre*, un gros bateau transportant des engins de débarquement. Labouche et moi-même embarquons sur des LST. Ces navires, conçus aussi pour les débarquements, pouvaient transporter un millier de passagers. Ces navires n'avaient pas habituellement de médecin-major mais nous devions avoir une mission très spéciale : l'évacuation du Tonkin de l'Armée française, et de l'Armée vietnamienne avec leurs familles, mais aussi des catholiques du Tonkin, voulant fuir les communistes Viet-minhs. Tout ce beau monde devait être descendu de Haiphong à Saïgon.

Au retour nous devons remonter dans le nord des Viet-minhs, et des condamnés du bagne de Poulo-Condor que nous devons aller chercher, lors d'un retour de Singapour, (quand je serai débarqué du *Golo* et embarqué sur le pétrolier *La Charente*... mais cela sera une autre histoire, dont je vous reparlerai...). Mon LST était le *Golo*. Il était actuellement à Tourane. En attendant son retour à Saïgon, j'ai embarqué sur l'avis *Pimodan*, à quai dans le port militaire de Saïgon. À l'arrivée à Saïgon, on est un peu désaxé. Il ne fait cependant pas plus chaud qu'en France, mais il pleuvait à peu près une heure sur trois dans l'après-midi. C'était la période de la mousson.



Croiseur Montcalm.

J'avais hâte d'avoir du travail. En attendant j'envoie mon adresse postale à mes parents auxquels j'écrirai environ une fois par semaine :

Médecin de 2^e classe Broussolle
 À bord du LST *Golo*
 Forces Maritimes d'Extrême-Orient
 Poste Navale Française
 Franchise postale

Avant notre embarquement, Duluc, Labouche et moi avons eu à faire en grand uniforme blanc les visites d'arrivée à toutes les autorités militaires de Saïgon.

Puis j'ai eu le plaisir d'être invité à déjeuner par mon oncle Pierre Guillot, que Denis avait prévenu de mon arrivée. Il est « tout feu, tout flamme ». Son deuxième séjour doit se terminer dans deux mois, mais il demande à prolonger de six mois.

Puis le 3 août, embarqués enfin sur le *Golo*, nous avons quitté Saïgon. Nous avons eu beaucoup de mal à quitter le port très encombré. On s'est faulfilé entre le porte-avions *Bois-Belleau* et les croiseurs *Gloire* et *Montcalm*. Je n'avais jamais vu autant de Marine française rassemblée.

Nous avons ensuite descendu la rivière de Saïgon qui serpente sur près de 80 km, alors que Saïgon n'est qu'à une trentaine de kilomètres de la mer. Les rives sont très boisées, et on comprend qu'il devait être difficile d'en chasser les Viet-Minh. Tous les 10 à 15 km on trouve sur la rive un petit village de paillottes avec au centre une tour fortifiée. Les hommes sont en même temps soldats et bûcherons, ce sont des tribus, probablement des Bin-Xuen, qui sont avec nous mais qui ne reconnaissent pas le gouvernement de Bao Daï, ni l'armistice. La nuit était tombée quand nous sommes arrivés au Cap Saint Jacques. Nous nous dirigeâmes vers le nord-est en direction de Nha-Trang, où nous arrivons vers 18 heures.

Nous avons ravitaillé deux de nos navires en gasoil. Puis du matériel a été débarqué pour l'École Navale vietnamienne, qui venait de s'y installer. Le médecin était un des nôtres de la promo 47 (J.-P. Moreigne). Nha-Trang est une petite station balnéaire, avec une



LST *Golo*.

magnifique plage de sable plus grande que celle de Saint-Raphaël. Elle est dans une grande baie fermée par des rochers.

Je voudrais vous décrire comment notre LST *Golo* fait pour débarquer du matériel.

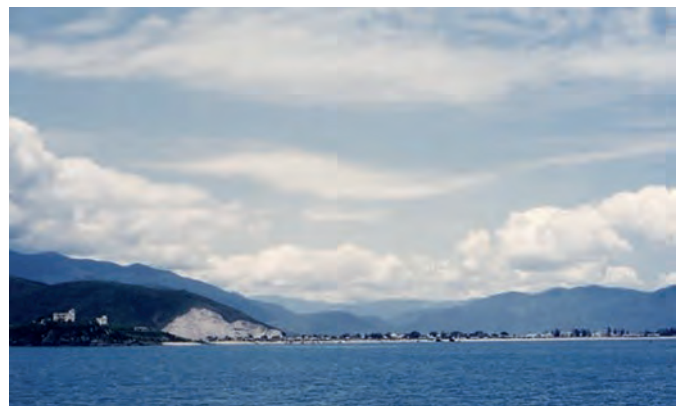
Il se dirige vers la plage et l'avant se pose sur le sable de la plage. On dit qu'il *beache*. L'étrave de notre bateau est constituée de deux portes verticales qui s'ouvrent, et les camions descendent directement sur la plage, puis la remontent pour s'éloigner. C'est comme cela que nous débarquerons les catholiques du Tonkin, en arrivant à Saïgon

Les LST comme le *Golo* sont des vieux bateaux, et il y a souvent des réparations à faire. C'est ce qui nous arriva le 26 août. Nous n'en repartirons que la semaine suivante. En attendant je n'ai pas grand-chose à faire à bord où il n'y a que 80 hommes. J'en ai sou-

vent que 3 à la visite le matin, ce qui me prend une demie-heure. J'en profite pour faire des radios ou des analyses d'eau. Je suis pris au maximum une heure et demie par jour. Je voudrais qu'on aille bientôt au Tonkin, chercher les réfugiés catholiques, je serais plus utile.

À bord le 10 septembre 1954

Le programme a été changé. Nous devons après une escale à Nha-Trang, faire un aller et retour Haïphong – Tourane, mais à Haïphong, où nous sommes arrivés à 8 h du matin, on nous a fait charger une partie d'un régiment de chasseurs à cheval : une centaine de véhicules d'accompagnement, 200 soldats français et vietnamiens, et les familles des Vietnamiens (200 femmes et enfants).



Rade et Port de pêche de Nha-Trang.



Réfugiés à bord du Golo.

L'évacuation des catholiques de Tonkin

Notre rôle, avec le LST *Golo*, dans l'évacuation des réfugiés catholiques pouvait vraiment commencer. Les LST avaient comme médecins pour ces évacuations des camarades de promotion, fraîchement arrivés en Indochine à la sortie de l'École d'Application du Service de Santé de la Marine, comme nous l'avons vu. Nous avons pu comparer nos expériences de ces évacuations.

J'ai fait deux évacuations comme médecin du LST *Golo* : l'une début septembre 1954, l'autre début octobre.

La première mission nous a conduits à Haïphong pour embarquer des troupes françaises et vietnamiennes, avec une centaine de camions. Les Vietnamiens étaient accompagnés de leurs familles, environ 300 personnes. J'ai eu à donner mes soins à beaucoup de femmes et d'enfants. L'encombrement à bord était peu important, comparé à celui du voyage suivant. Toutes les personnes étaient en relative bonne santé. Le temps et la mer étaient bons. À la hauteur de Nha-Trang une jonque de pêcheurs a délibérément coupé notre route sous l'étrave ! C'est paraît-il une habitude des pêcheurs pour couper la route des Makouis, mauvais génies qui sont censés les suivre. Malheureusement ils ont mal calculé leur coup et nous avons coupé en deux leur jonque. Nous avons stoppé pour recueillir les quatre pêcheurs et les restes de la jonque. À bord j'en ai profité pour soigner quelques plaies anciennes, qui comme on sait dans ce climat humide ont beaucoup de mal à cicatriser, et nous avons débarqué tout ce beau monde et leur matériel dans le port de Nha-Trang.

Après l'arrivée au cap Saint Jacques où nous croisons le navire russe *Archangelsk*, chargé de remonter au nord l'Armée Viet-minh, nous remontons la rivière de Saïgon longue de 50 kilomètres environ. Les berges, sur lesquelles débouchent de nombreux arroyos, sont très marécageuses et le cours est très sinueux. Sur des petits pitons nous apercevons des petits fortins, ce sont des postes tenus par des Binh Xuyên, une secte opposée à Ngo Dinh Diem, mais amie des Français. Pour ne pas nous faire tirer dessus, un drapeau tricolore est peint sur notre coque. À l'arrivée à Saïgon, il n'y avait aucune autorité française ou vietnamienne pour nous recevoir. Nous avons débarqué, par la porte avant du *Golo*, tous les camions et les personnes, et tout le monde a rejoint un cantonnement militaire avant d'être transporté le long d'une route au nord-ouest de Saïgon, comme nous le verrons pour les réfugiés suivants.

Certains réfugiés catholiques ont cependant voulu rester à Saïgon. Très bricoleurs, certains ont construit des petites jonques en bois, de 30 centimètres de long environ. J'en ai acheté une que j'ai ramenée en France dans mes bagages, et qui se trouve dans ma salle à manger à Toulon. Mon épouse, très bricoleuse aussi, a refait les voiles, qui étaient usées au bout de quelques années.

Seconde mission : le premier voyage a été une bonne répétition pour le second qui n'a pas du tout été aussi tranquille. Le *Golo* a été envoyé fin septembre à Haïphong pour embarquer des réfugiés. Dans le port nous avons embarqué une soixantaine de camions et automitrailleuses, et environ 1 000 réfugiés, paysans, femmes, enfants et vieillards, avec les prêtres de leurs villages.

Ces réfugiés venaient d'un camp sous toiles de tente données par les Américains, et situé dans les environs de la ville. Il a fallu les loger partout dans le bord, dans toutes les coursives latérales, sans hublot et sans ventilation, et quelques-uns dans la cale inférieure, mais il y avait là peu de place à côté des véhicules. Le pont supérieur était impraticable car il y avait des camions aussi, et surtout les pauvres passagers auraient été exposés au vent et à la pluie, car il y avait très mauvais temps. Une seule place a pu être occupée sur le pont, sur le panneau de cale situé juste sous la passerelle, car il était recouvert par une toile de tente. Sur ce petit carré de quatre mètres sur quatre, je pense, que 300 femmes, enfants et vieillards étaient entassés pour un voyage qui allait durer deux ou trois jours. Il fallait aussi nourrir ces passagers. C'était un problème pour le cuisinier d'un navire avec un équipage d'une soixantaine d'hommes, heureusement peut-être pour lui nos passagers, atteints de mal de mer, n'étaient vraiment pas en état pour faire honneur aux aliments.

J'étais aussi particulièrement triste de voir au fond de la cale une dizaine de cercueils de militaires français, et je pensais à tous mes jeunes camarades officiers de l'Armée de terre, partis avant moi en Indochine dont j'avais appris la mort.

Une commission, dont faisait partie un camarade médecin de ma promotion, Guers, était chargée de retrouver les tombes avant l'évacuation du Tonkin. Ils ont été inhumés dans un cimetière à Tan Son Nhut ; certaines familles n'avaient pas réclamé le corps de leurs fils qui, avant de mourir, avaient émis le vœu de rester en Indochine auprès des populations qu'ils étaient venus soutenir. Mais en 1986, ils ont été rapatriés en France, les Vietnamiens communistes voulant détruire ce cimetière et bien d'autres cimetières provinciaux, (comme l'ont fait aussi à Mers el Kébir, une vingtaine d'années plus tard les Algériens).

Ils reposent maintenant avec 26 000 autres Français ou de l'Union Française, au Mémorial de Fréjus (ou ils ont été rendus aux familles qui le souhaitent).

Dès la sortie de Haïphong, le mauvais temps s'est levé. Il aurait été imprudent de continuer dans ces conditions, le navire à fond plat, et de plus en mauvais état, roulant beaucoup, les Vietnamiens, jeunes et vieux étant très sensibles au mal de mer. Nous nous sommes donc réfugiés dans la baie d'Along pour 24 heures, en attendant que le temps s'améliore. L'état d'une femme présentant une infection grave, et deux femmes étant enceintes de plus de neuf mois et prêtes à accoucher, me conduisit à demander l'évacuation sanitaire par un patrouilleur côtier à Haïphong tout proche. J'ai eu des remords car

ces femmes ont dû quitter leurs familles, et on ne savait pas où elles pourraient les rejoindre.

J'ai failli me perdre dans cette baie d'Along qui est très vaste avec de nombreuses petites îles rocheuses. J'aime bien explorer les lieux où je vais. La vedette du bord avec son équipage, me débarqua donc sur une de ces « îles ». Je montai vers le sommet, mais à mi-hauteur se trouvait une sorte de grotte, long couloir étroit montant vers le sommet. Je suis ce couloir qui aboutit à une ouverture, et je redescends au bord de l'eau. Je croyais retrouver la vedette, mais j'avais dévié et la vedette n'était pas là. L'équipage ne me voyant pas rentrer à bord : « on a perdu le médecin ». Le commandant les renvoie, ils me retrouvent heureusement en faisant le tour de l'île.

Dans la baie d'Along, nous avons retrouvé le calme le lendemain. Nous avons eu alors à bord une messe très émouvante dite par un prêtre dominicain vietnamien curé d'un village, avec tous ses fidèles.

Le temps s'améliorant nous avons appareillé. Mais la mer ne resta pas longtemps calme. Tous nos passagers avaient le mal de mer, ils n'avaient jamais embarqué sur un bateau. Certains avaient des selles ressemblant à celles du choléra, comme décrit dans les livres. Il a été décidé de s'arrêter en baie de Tourane où nous avons retrouvé, aux côtés du porte-avions *Bois-Belleau*, des LST sur lesquels servaient les médecins qui devaient mettre en pratique ce que nous avions appris à l'École d'Application de Toulon, ils avaient eu les mêmes problèmes et les mêmes doutes que moi. La raison de l'état des plus malades m'est apparue quand une jeune fille rejeta par la bouche des ascaris, vers intestinaux de 20 cm de long. Je n'en avais jamais vu de si beaux à Marseille au diplôme de Médecine tropicale !

Le lendemain nous avons continué notre voyage, avec une mer apaisée. À l'arrivée au port de Saïgon, il n'y avait toujours pas d'autorités pour accueillir ces réfugiés, comme on put le voir à certaines arrivées, mais des camions militaires GMC qui devaient les transporter au nord de Saïgon sur la route de Dalat. Quelques mois plus tard, j'ai eu l'occasion de prendre cette route, et nous avons vu des villages qui avaient été construits avec beaucoup de courage par des réfugiés. Ils n'avaient pas oublié de construire leur église (2).

J'ai débarqué du *Golo* à la mi-octobre pour embarquer sur le pétrolier ravitailleur d'escadre *La Charente* ; les Américains ayant cessé, à la signature des accords de Genève, leurs livraisons de carburant, nous avons dû nous ravitailler à Singapour. Mais des LST ont continué à faire des rotations Haïphong-



Réfugiés en attente sur un quai à Haïphong.

Saïgon pour des évacuations. L'un de mes camarades à bord de *la Rance* a dû faire des accouchements. Il a transporté aussi deux évêques vietnamiens. Un transport a été dramatique quand, à cause du mauvais temps, des camions se sont désarrimés dans le hangar inférieur, tapant contre les parois, provoquant de petites entrées d'eau. Il n'y a eu miraculeusement pas de blessés. Les évacuations ont continué dans une première phase jusqu'au 26 octobre. D'autres navires se sont associés à cette évacuation, comme l'*Aviso Pimodan*, la *Pertuisane*, le *Jules-Verne*. Nous avons certes sauvé de nombreuses vies, mais combien de malheureux ont dérivé vers le large. Les Américains étaient présents aussi, ils avaient envoyé un transport, le *Général Brewster*. À Haïphong, le personnel de la Croix-Rouge, l'amiral et madame Querville nous attendaient sur le quai ; aucun représentant de l'autorité vietnamienne ni de la commission internationale n'étaient là ; paradoxe de la guerre d'Indochine : à quelques mètres de là, les restaurants, le « Commerce » et le « Paris », les boîtes à la mode ne désemplissaient pas.

Après le 26 octobre, mon bateau est alors rappelé à Saïgon ; je ne suis donc pas témoin de la suite. Ce mini-exode a provoqué l'indispensable choc, le recueil devient mieux organisé sur trois lignes de bâtiments, français et américains confondus, les plus légers prêts à l'intervention en première ligne. Pour inciter les gens à partir, la *Pertuisane* accomplit une nouvelle mission, elle remonte encore le fleuve, avec des journalistes de la presse internationale et des délégués des évêques à bord ; 100 000 catholiques manifestent à Phat Diem, la commission internationale est contrainte à l'action, malgré les hurlements des Viet Minhs qui crient à la provocation,

elle autorise l'évacuation ; désormais, elle se fera au grand jour. On estime qu'à la fin de l'année 1954, la Marine française avait recueilli environ 70 000 personnes alors que 600 000 environ, toutes origines confondues, ont quitté le Vietnam du nord depuis le mois d'août. L'exode fluvial prend effectivement fin au début de l'année 1955 ; quelques stationnaires patrouillent encore sur place ou dans la baie d'Along, des rotations dirigent vers le Sud ceux qui sont encore regroupés dans des villages de toile des environs d'Haïphong. J'ai eu l'occasion en février 1955 de revoir la baie d'Along et de saluer une dernière fois les morts du cimetière marin ; nous escortions le *Bois Belleau* ; nous sommes le dernier bateau à faire escale dans le port charbonnier de Hongay où les peuplades primitives qui nous ont soutenu jusqu'au bout, nous regardaient partir la rage au cœur et la peur au ventre, elles savaient très bien que le Viet Minh ne le leur pardonnerait pas. C'est le 18 mai que nous évacuons le Nord, comme prévu par les accords de Genève ; près de 200 000 personnes auraient été rapatriées entre le 1^{er} avril et le 20 mai, comme l'indique Houssol dans son Mémoire de la Faculté de Montpellier, alors que toutes les sources que nous avons consultées indiquent que l'exode des réfugiés pouvait être considéré comme terminé le 1^{er} avril.

Parallèlement à ces opérations, les combattants ennemis du Sud ont été ramenés dans le Nord. Quasiment peu de sudistes ont choisi de retourner et vivre dans le Nord. Parmi les plus de 600 000 rapatriés vers le Sud, on estime que le Viet Minh a infiltré 5 000 « agents dormants », prêts à intervenir en temps utile. Cette structure permanente lui rendra les plus grands services dans les années qui suivront.

(2) J'ai eu le plaisir de rencontrer, il y a quelques années en Lozère, sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, un jeune Frère dominicain vietnamien qui faisait ses études en France. Il était né, dans un de ces villages de parents réfugiés tonkinois en 1954, que j'ai peut-être eu l'occasion d'évacuer du Tonkin. Ses parents étaient bien jeunes à l'époque, ils n'avaient que quatre ans. Peut-être faisaient-ils partie de ceux que nous avons transportés.

Ayant été débarqué du *Golo* pour embarquer sur la *Charente*, j'ai eu à bord de ce bâtiment, à participer à des missions à Singapour, comme nous le verrons. Mais également une mission très particulière : l'évacuation de quelques Viets (cinq je crois) bagnards du bague de Poulo Condor. Ce bague était dirigé par des militaires français. Il était sur une petite île très isolée, en pleine mer, les bagnards ne risquaient pas de partir. Les bagnards ont été amenés à bord par une grosse embarcation, ils étaient fixés chacun par une chaîne au pied à une grande barre métallique. La chaîne avec tout ce beau monde, était hissée à bord avec beaucoup de difficultés, par l'échelle de coupée de *La Charente* et laissée sur le pont jusqu'au lendemain à l'arrivée à Saïgon. Mêmes difficultés pour descendre du navire. On les a remis à des représentants des Viets. Qu'en ont-ils fait ? Je crois qu'ils auraient mieux fait de rester au bague, où ils auraient été libérés comme des vraies victimes des Français.

En ce qui concerne la *Charente*, c'était un pétrolier-ravitailleur d'escadre construit vers 1937, sur les dommages de guerre versés par l'Allemagne. C'était donc un navire relativement ancien mais très confortable. Pour ma part, je logeais sur le pont principal dans une belle chambre avec des murs en bois verni. Cette chambre était précédée par un bureau aussi confortable. Cela me changeait du LST *Golo*. Le carré des officiers était très agréable. Nous étions cinq officiers, plus le commandant, un corvettard, qui logeait à côté de la passerelle. Il déjeunait seul, mais nous invitait à tour de rôle. Dans notre carré, nous avions un serveur chinois très stylé. Il embarquait avant l'appareillage. Arrivé à Singapour, il débarquait et nous n'avons jamais su où il allait ; averti de l'heure de notre appareillage, il ne le manquait jamais. Nous passions 4 ou 5 jours à Singapour en plus de la journée où nous faisons le plein de carburant dans une petite île très près de Singapour. L'équipage avait un chien mascotte, qui lui, descendait à terre, mais au contraire de notre serveur, il a un jour manqué l'appareillage. C'était le désespoir parmi l'équipage. Le commandant n'a pas voulu attendre, mais il a prévenu la Marine britannique. Une demie-heure après l'appareillage, une vedette de cette marine nous a rejoint avec le chien. L'équipage était heureux. Cela ne s'est jamais reproduit pendant les 4 ou 5 derniers passages dans ce port.

Le devenir des catholiques réfugiés au Sud-Vietnam

L'accueil des réfugiés du Nord a souvent été difficile. 90 % de la population du sud-est bouddhiste où est rattachée aux nombreuses sectes (Cao Daïstes, Taoïstes, Hòa Hảo, Binh

Xuỳn). La population est bien sûr cochinchinoise dans l'extrême sud et annamite au centre, et la mentalité de ces peuples est différente de celle des Tonkinois. D'autre part, les réfugiés ont tout perdu dans leur exode et le gouvernement vietnamien a eu peu de moyens pour les accueillir et peu d'argent à leur distribuer (12 piastres par jour par personne). La plupart des réfugiés, à l'arrivée à Saïgon, ont été conduits par camions militaires GMC vers le nord, le long de la route de Dalat et déposés à 80 ou 100 kilomètres. Nous avons pu en rencontrer trois mois après sur cette même route. Avec beaucoup de courage, ils ont reconstruit leur village avec des maisons en bois, grâce aux matériaux donnés par le gouvernement. Ils ont défriché et cultivé autour de ces maisons, puis édifié leur église, sous la conduite de leurs curés. Tous n'ont pas eu partout le même sort, surtout par la suite.

L'un d'entre nous (Lucien Provençal) qui les a côtoyés jusqu'en octobre 1956 à Saïgon, à Bien Hoa, au Cap Saint-Jacques, à Nha-Trang et près de Dalat, a été témoin de leurs misères. Regroupés dans des camps, sur la côte, près de Bien Hoa, sur la route de Dalat, ils ont vite constaté que les promesses d'hébergement, d'emploi et de vie confortable que Ngô Dinh Diêm leur avaient faites, ne seraient pas tenues ; ils ont connu une vie difficile, rejetés par une population à majorité bouddhiste, elle-même en proie à des difficultés, avec la population locale et qui les accusait de venir leur disputer le bol de riz quotidien ; nous avons connu cela en France à d'autres époques... Eux non plus n'ont pas toujours su s'intégrer à un groupe qui ne les comprenait pas et ils ont constitué des communautés religieuses autour des mêmes prêtres qu'ils avaient connus au Nord. Ils n'y ont finalement gagné que la liberté de survivre grâce à une foi inébranlable. Leur qualité de chrétiens les a même éloignés de leurs compatriotes au fur et à mesure que croissait l'impopularité du régime trop enclin à les favoriser aux dépens des autres Vietnamiens ; ils ne se rendaient pas compte qu'ils seraient à terme, victimes de toutes les infiltrations, nationalistes ou communistes. Ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Dix ans après, ils furent en effet harcelés par les Viet-Congs. Le père Werenfried, de l'association d'Aide à l'Église en Détresse, racontait en 1965, *les difficultés de camps de réfugiés catholiques auxquels il apportait des secours : au camp de Nam Hai, par exemple, près de Saïgon, vivaient 1 500 paroissiens et leur curé, représentant 251 familles dont un quart n'avait plus de père. Ils avaient dû fuir le village de Tri Tam qu'ils avaient construit à leur arrivée. Les Viet-Congs, assistés de leurs commissaires politiques les avaient constamment harcelés et avaient tué leurs instituteurs. Ils se sont réfugiés dans ce camp de Nam Hai où ils occupaient un vieux hangar. Leur curé était obligé de s'habiller en civil et de dormir chaque nuit*

dans un coin différent pour échapper aux Viet-Congs. Le gouvernement lui avait fourni un terrain, et il cherchait encore des fonds pour acheter des matériaux de construction, pour pouvoir s'y installer.

Le devenir des catholiques restés au Nord-Vietnam en 1955

Contrairement aux réfugiés catholiques parvenus au Sud, qui malgré tous leurs problèmes étaient cependant courtisés, comme nous l'avons déjà dit, par le régime en place avec sa démocratie de façade, les catholiques du nord ont été persécutés par le régime de la République populaire du Vietnam, malgré un décret de juin 1955 garantissant la liberté de croyance religieuse. Les religieuses sont chassées des institutions d'enseignement ou des dispensaires qu'elles avaient créés. Elles sont obligées de vivre alors en petites communautés et de travailler dans des rizières pour assurer leur bol de riz quotidien. Le culte catholique est sévèrement réglementé. Les prêtres ne peuvent pratiquement pas se rencontrer ou rencontrer leurs évêques. Les derniers missionnaires étrangers sont expulsés en 1960. Les séminaires sont fermés, sauf une classe de dix élèves à Hanoï. L'église catholique du Nord Vietnam restera isolée du Vatican et du reste du monde jusqu'en 1976.

En 1976, c'est le départ des Américains et l'effondrement du régime sud Vietnamien, suivie de la réunification du pays.

Les catholiques après la réunification du Viet Nam en 1976

Les dirigeants de Hanoï réalisent l'unité du pays. Ils veulent effacer les vestiges de l'ancien régime. Les fonctionnaires, notables influents et éléments classés « suspects » ou « récalcitrants » sont envoyés dans des camps de rééducation, où, à côté d'une rééducation politique, ils sont soumis à des travaux harassants. 20 000 catholiques environ sont catalogués « ennemis du peuple ». Ils ont dû rejoindre à pied leurs anciens villages du nord. Beaucoup moururent d'épuisement en route. Dans les camps de rééducation, des séances d'endoctrinement ont été spécialement réservées aux enfants pour leur faire perdre leurs habitudes chrétiennes. Le pays a été ruiné par la guerre. Des millions de tonnes de bombes ont été jetées par l'aviation américaine qui déversa aussi des défoliants qui contaminèrent les terres. On estime qu'il y a eu 3 millions de morts dans la population civile. La collectivisation des terres a contribué à la chute de la production agricole et en particulier du riz. La sous-alimentation se développa. À partir de 1977, pour échapper à toutes ces

tristes conditions, un nouvel exode se produit, pas seulement des catholiques bien sûr. C'est l'exode des « Boat People » qui se lançaient sur mer dans de frêles embarcations, pour gagner la Thaïlande, la Malaisie ou Hong Kong, en proie au mal de mer, à la soif et à la faim, mais aussi aux pirates qui hantaient ces lieux, ou également à la police de ces pays qui tentaient de les éloigner. Cet exode dura jusqu'en 1993. Des bateaux ont été envoyés par des ONG pour les secourir. À l'arrivée à terre, ils étaient parqués dans des camps. Un accord a été signé à Genève pour renvoyer ces réfugiés de ces camps, si possible vers leurs contrées d'origine au Vietnam. Mais beaucoup de ces réfugiés purent gagner l'étranger et une trentaine de nations s'offrirent à les accueillir, en particulier les USA (1 700 000), la France (250 000), le Canada (150 000). Cette diaspora comportait beaucoup d'intellectuels, d'ingénieurs, des commerçants qui se sont très bien intégrés dans les pays d'accueil. Ceux-ci purent envoyer beaucoup d'argent à leur famille restée au Vietnam. Ces fonds représentaient 10 % du budget de la République Populaire du Vietnam qui ne faisait aucune difficulté pour les laisser entrer.

Pour ce qui est de l'église catholique restée au Vietnam après le départ des Américains en 1976, elle a fait le choix de composer avec le régime pour subsister. Nous ne sommes pas en mesure de dire combien ont choisi de remonter vers leurs terres d'origine au Nord. Ceci n'a pas empêché le parti communiste d'adopter des mesures répressives, moins dans les villes que dans les campagnes, malgré les textes législatifs proclamant la liberté de croyance. Par exemple les réunions de prières, la construction de chapelles, les journaux catholiques ont été interdits. Les catholiques qui sont à cette date 3 millions sur 45 millions d'habitants sont considérés comme des citoyens de seconde zone, n'ayant pas les mêmes droits que les autres.

Mais dans les années suivantes, l'évolution des marchés économiques vers une plus grande liberté dans les pays voisins comme la Chine et la Russie, a eu aussi des répercussions sur la situation au Vietnam.

Les Catholiques au Vietnam actuellement

(à la date de rédaction de ce chapitre)

Les chrétiens reviennent dans la vie politique, sociale et économique dans les années 1986-1990. C'est ainsi que des centaines d'établissements médicaux privés sont créés pour pallier la détérioration du système de santé vietnamien. Les religieuses sont employées comme infirmières dans ces centres. L'éducation nationale est aussi dans un tel état de délabrement qu'on a dû faire appel aux chrétiens. Plusieurs centaines d'écoles maternelles sont ouvertes. Des établissements d'enseignement sont encouragés, et les enfants des hauts fonctionnaires les apprécient particulièrement. Pour sauver la face, ces établissements sont officiellement créés par le « Comité d'Union des catholiques patriotes », car l'Église n'a pas le droit d'en avoir la propriété.

Au début des années 1990, des séminaires sont ouverts, mais le nombre de séminaristes autorisés est encore limité. La religion bouddhiste a aussi profité de cette mesure puisque des écoles supérieures pour la formation de son clergé ont été autorisées. Des religieux et prêtres catholiques sont petit à petit libérés des camps de redressement, mais restent interdits de ministère sacerdotal.

Des nominations d'évêques et d'archevêques par Rome sont acceptées à partir de 1998. Des évêques sont autorisés d'aller en pèlerinage avec des fidèles à Rome et sont reçus en audience par le Pape en 2000. Les évêques vietnamiens ont insisté en 2003 sur l'urgence missionnaire par la diffusion de l'évangile, en utilisant des méthodes modernes de communication. Une nouvelle traduction des évangiles a été rééditée et diffusée. En 2005, 57 séminaristes ont été ordonnés prêtres dans la cathédrale d'Hanoï en présence d'un représentant du gouvernement. L'Église est donc florissante, et les vocations sont nombreuses. Les Catholiques dans l'ensemble du Vietnam sont environ 4 millions aujourd'hui, dont 1,4 millions dans le nord, mais pour une population totale de près de 83 millions (et 19 millions en 1973). Il

y a une prédominance de garçons, ceci est dû probablement aux IVG (un des taux les plus forts du monde) réclamées par les familles qui préfèrent les garçons. Les religions évangélistes, amenées par les Américains se développent aussi, à l'instar de ce qui se passe aujourd'hui aussi au Brésil.

La population augmente très vite. En 2005 seulement, elle a augmenté de 1,087 millions. On a calculé qu'en 2025 la population atteindrait 100 millions d'habitants. Le commerce et l'industrie se développent beaucoup. Nous avons encore notre rôle à jouer dans ce grand pays, et c'est malheureux que si peu d'entreprises françaises aient osé s'y installer.

Conclusion

La religion catholique a subi depuis 1954 au Nord Vietnam, puis dans le Vietnam réuni après 1976, des épreuves très dures, avec un contrôle pesant, des mesures d'intimidation, et souvent le martyre et la mort. L'Église a été séparée de Rome jusqu'aux années récentes de fin 1998. Mais elle a su résister et elle présente actuellement une très grande vitalité. Les vocations religieuses sont nombreuses : 57 séminaristes auraient été ordonnés en 2005 à Hanoï. La fréquentation des églises est très importante. Mais l'État vietnamien tient encore à garder dans ce domaine la maîtrise de la situation. Des prêtres sont encore condamnés pour leur engagement en faveur de la liberté religieuse et du respect des droits de l'homme, comme signalé en mars 2007 à Hué.

Nous regrettons que cette opération de sauvetage des catholiques du Nord Vietnam en 1954 soit tombée dans l'oubli maintenant en France, aux USA, et même au Vietnam ; pourtant comme l'a écrit récemment à l'un de nous un frère dominicain faisant des études en France, il faut faire vite pour que l'histoire de ce passé ne soit pas perdue. Un des anciens élèves de l'École Navale vietnamienne de Nha Trang, a dit aussi récemment à son ancien professeur, Lucien Provençal : pourquoi ressusciter le passé ?

Pour notre part nous sommes fiers d'avoir participé à ce sauvetage.

